

monté, ailée et fervente, à la source de de tous les êtres, vers Dieu. Mais jamais l'infini n'a pris, comme dans l'œuvre de M. de Laprade, aussi explicitement possession de la poésie. Est-il étonnant après cela que le reproche de panthéisme ait été vaguement murmuré ? Où donc ceux qui font profession de pourchasser le panthéisme ne l'ont-ils pas découvert ? Notre intention n'est pas de toucher, même en passant, cette question, qui est bien de celles qu'on nomme brûlantes, ce serait empiéter sur le domaine sacré de nos SS. les archevêques et évêques, et nous sommes trop respectueux pour nous rendre coupable d'une pareille usurpation. Il nous suffira de dire, qu'une fois admise la distinction de Dieu, de l'homme et du monde le panthéisme n'est plus possible. Les efforts de la pensée philosophique de notre siècle n'ont pas tant cherché à identifier ces trois termes dans un seul qu'à expliquer leur rapport et à se rendre compte de l'intervalle qui les sépare.

Or, les savants et les artistes ont, de tout temps, en France, professé la doctrine d'une séparation tellement profonde, tellement nette entre ces trois termes, que les liens entre l'homme, Dieu et le monde ont été très relâchés, et quelquefois presque supprimés. La poésie et la philosophie tendent aujourd'hui à resserrer ces rapports, et il est aisé de comprendre combien ce travail d'intime rapprochement entre le créateur et son œuvre est naturel à une époque où s'est produite la conception d'une unité vivante qui embrasse tous les individus sous le nom d'Humanité.

Le XVII^e et le XVIII^e siècle avaient adopté une comparaison qui exprimait clairement leur manière de comprendre Dieu et le monde. C'est la fameuse comparaison de l'horloge. La science démontrait avec beaucoup de sagacité, surtout au point de vue de l'utile, l'ingénieux mécanisme de l'univers et elle concluait de l'existence de l'horloge à l'existence de l'horloger. Mais, dans ce système, le monde était quelque